

Québec français



La littérature québécoise Une littérature de l'Amérique

Aurélien Boivin

Number 154, Summer 2009

La francophonie dans les Amériques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1816ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boivin, A. (2009). La littérature québécoise : une littérature de l'Amérique.
Québec français, (154), 60–65.



La littérature québécoise : une littérature de l'Amérique

par Aurélien Boivin*

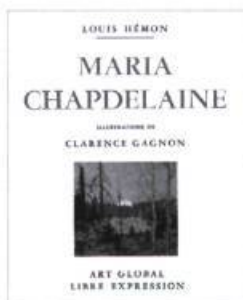
Il n'est pas facile de présenter en quelques pages quelques siècles de la littérature québécoise, devenue au fil des ans une littérature importante à travers la Francophonie. Cette littérature, d'abord appelée canadienne, puis canadienne-française et, enfin, québécoise au moment de la Révolution tranquille, a mis du temps à se développer pour toutes sortes de raisons : difficultés d'adaptation dans un nouveau pays de neige et de froid, guerres iroquoises, taux élevé d'analphabètes jusqu'à tard au XIX^e siècle, luttes politiques pour assurer l'identité et la survivance d'un peuple, dans un pays où, dès 1763, les francophones, devenus minoritaires à la suite de la Conquête anglaise, ont dû défendre leur langue, leur culture et leur foi. Des textes importants ont été publiés sous le Régime français. La grande majorité d'entre eux sont l'œuvre de visiteurs étrangers, explorateurs, voyageurs, missionnaires, militaires, gens du peuple, français surtout, et font partie de notre patrimoine littéraire, même s'ils ont été imprimés ailleurs, la première presse à vapeur ne faisant son apparition à Québec qu'en 1764. Ces écrits définissent ce pays, sa géographie, ses paysages, ses mœurs et coutumes et sont ainsi désignés comme des textes fondateurs de notre imaginaire.

Les difficiles débuts

À compter de la signature du traité de Paris, en 1763, les intellectuels qui auraient pu alimenter une littérature autochtone doivent plutôt lutter pour conserver leurs droits, ce qui retarde le développement de notre littérature. Ce n'est que dans les années 1830 que paraissent le premier recueil de poésie et le premier roman. Il faut attendre l'action de l'abbé Henri-Raymond Casgrain et du journaliste littéraire Joseph-Charles Taché pour que la littérature canadienne reçoive une première véritable impulsion et que soient fixées ses balises : « [Notre littérature] sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse, comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois », écrit Casgrain dans un texte important, « Le mouvement littéraire de Québec », en 1866. Fondée en 1861, la revue *Les Soirées canadiennes* est destinée à encourager les écrivains canadiens à s'inspirer de la réalité d'ici, d'où un grand nombre de contes, de légendes surtout, qui sont publiés jusqu'à la fin du siècle, alors que, avec l'École littéraire de Montréal, est consacré un premier grand poète, Émile Nelligan, dont les poésies, publiées après son internement, s'inspirent des poètes décadents de la fin du siècle français. Voilà qui ne semble pas plaire à l'abbé Camille Roy, un critique littéraire influent qui, dans une conférence en 1903, propose la nationalisation de la littérature canadienne, privilégiant lui aussi la réalité canadienne et assurant par le fait même la popularité du mouvement régionaliste, qui connaît un indéniable essor dans le premier tiers du XX^e siècle.

Enfin vint Hémon

C'est Louis Hémon, un Français, originaire de Brest, qui, l'un des premiers, fait connaître le « pays du Québec » en France en publiant en feuilleton dans *Le Temps* de Paris en 1914 *Maria Chapdelaine*, un roman rustique ou paysan, qui atteint, lors de sa publication en volume en 1921, le statut de chef-d'œuvre de la littérature francophone. L'intrigue se déroule à Péribonka, un village récemment ouvert à la colonisation au Lac-Saint-Jean, et met en scène une jeune fille d'à peine seize ans, qui donne son titre au roman et qui doit choisir entre trois prétendants, François Paradis, un aventurier, incapable de se fixer à demeure, Lorenzo Surprenant, qui a décidé de quitter la terre paternelle préférant un travail de journalier dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre, et Eutrope Gagnon, un colon sédentaire qui a choisi de prendre feu et lieu sur une terre, voisine de celle des Chapdelaine. Le premier, par témérité, meurt dans la tempête, car on n'assoit pas les assises d'« une race qui ne sait pas mourir »



sur des nomades, qui refusent de s'établir sur une terre planche et unie, comme le souhaite la mère Chapdelaine. Le deuxième, qui quitte le pays, doit faire son deuil de l'intérêt qu'il porte à la jeune femme, malgré les visions alléchantes de la ville étrangère qu'il lui a fait miroiter. Quant au troisième, fidèle portrait de la mère Chapdelaine, il reçoit la promesse de la jeune femme (contrainte, après la mort de sa mère d'assurer ce que le cinéaste Pierre Perrault a appelé « la suite du monde ») qu'elle acceptera de l'épouser, « le printemps d'après ce printemps-ci, quand les hommes reviendront du bois pour les semailles² » (p. 215) La survivance de la race était à ce prix.

Contrairement aux romanciers de la terre, Hémon pose le problème non pas en fonction de l'opposition entre les espaces, campagne *versus* ville, mais bien en fonction « de l'éternel malentendu des deux races : les nomades et les sédentaires ; les paysans venus de France qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix immobile, et ces autres paysans en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme lointain de vagabondage et d'aventure » (p. 42). Ce sont ces derniers qui inspireront le vieux Menaud, le héros du roman *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, puis le Survenant, le héros du roman du même nom de Germaine Guèvremont et quelques autres qui aspirent, comme François Paradis, à la liberté, refusant d'« être attaché[s] comme un animal à un pieu » (*ibid.*).

Le triomphe du roman réaliste

Plusieurs commentateurs sont d'avis que *Le Survenant* a sonné le glas des romans de la terre, qui ont joui d'une grande fortune depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à l'avènement de la Deuxième Guerre mondiale. Avec *Au pied de la Pente douce* de Roger Lemelin (1944) et *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy, le roman quitte la campagne pour s'installer à la ville et entreprend sa longue marche vers la modernité. À l'idéalisme des romans agriculturistes ou romans de la terre succède le réalisme des romans de mœurs urbaines ou romans d'observation qui posent un constat en terme de dominant / dominé, celui de l'aliénation du Canadien français et de son asservissement au riche Anglais, bien installé au sommet de l'échelle sociale. Les personnages, issus du prolétariat urbain, sont confrontés aux problèmes de leur propre survivance et sont dépossédés sur les plans économique, social et culturel. Tant les rêveurs, comme Azarius Lacasse, ou les ambitieux, comme Jean Lévesque ou Denis Boucher, sont voués à l'échec, car, peu instruits, ils ne disposent pas des outils nécessaires pour corriger la situation.

Ce constat, les romanciers de l'analyse intérieure, dits aussi romanciers psychologiques, en cherchant la cause et la trouvent dans ce que Maurice Arguin a appelé « les empêchements à vivre³ » : le passé qui brime les individus, la famille, qui n'est plus une valeur sûre dans cette nouvelle société et qui laisse de l'emprise à la révolte et, bientôt à la contestation, la religion, qui aliène en rendant l'homme dépendant d'une valeur en laquelle il ne croit plus, surtout que la religion prêche la résignation qui conduit souvent au désespoir. Crise de la famille, crise de la foi, crise de la pratique religieuse. Les héros, tel le défroqué Pierre Dupras du *Temps des hommes* (1956) d'André Langevin, en viennent à douter de la bonté de Dieu et à refuser l'amour humain.

Ces héros ne sont pas loin des héros révoltés des romans de contestation ou de révolte, convaincus qu'il n'y a pas de solution individuelle au drame collectif. Le cri de désespoir du « cassé » de Jacques Renaud et l'appel à la révolution traduisent la conscience de l'urgence historique. Le roman se fait conscience. Les héros de tous les âges participent à ce vaste mouvement de contestation, comme le prouve Vieux-Thomas, le héros d'*Il n'y a pas de pays sans grand-père* (1977) de Roch Carrier. Comme le vieux Menaud, quarante ans avant lui, Vieux-Thomas rêve de reconquérir le paradis perdu. Le texte reproduit en quatrième de couverture de la première édition du roman de Carrier est révélateur du contenu, de la thématique, du message du romancier : « Nous marcherons sur la terre ° où ton père a marché, ° avant qu'il ne soit terrassé par le désespoir, ° où mon père a marché, ° et son père avant lui, ° et son grand-père ; ° nous pêcherons dans cette eau ° où nos pères ont pêché ° et nous chasserons dans cette forêt ° où nos pères ont chassé, ° toujours à la sauvette, à la façon ° d'étrangers, en territoires interdits, ° mais nous savons toi et moi, ° que le bon Dieu a créé cette terre ° pour nous et nos enfants...⁴ ».

Lutter « pour ne pas mourir », telle est la signification du message de Vieux-Thomas, qui veut que l'autre génération, la jeune, retrouve la nature et l'habite, redécouvre la forêt et la reconquière, renoue contact avec les animaux et avec les hommes, qu'elle apprenne, comme l'ancêtre, à construire sa propre maison, car « bâtir sa maison, c'est naître une deuxième fois » (p. 34), avoue-t-il, « construire sa chaise, c'est bâtir sa deuxième ossature » (p. 14). Il faut apprendre à rejoindre le passé, l'assumer pour mieux vivre le présent, éphémère et, parfois, aliénant, afin de préparer l'avenir.

La prise de conscience de ces héros prépare la lutte plus intense, mieux planifiée, d'une autre série de héros qui, épousant les traits du révolutionnaire, rejettent la représentation traditionnelle du Canadien français, défini comme minoritaire,



dénoncent la situation du Canadien français prolétaire et colonisé, et posent la question de l'identité collective. Dans les romans de contestation et d'aliénation collective, qui empruntent au *Portrait du colonisé* d'Albert Memmi ou aux *Damnés de la terre* de Franz Fanon, le héros narrateur tente de définir l'homme nouveau, le Québécois, de le comprendre pour mieux se comprendre soi-même. Prendre conscience de sa propre aliénation, puis de celle des siens, la dire, la dénoncer, l'assumer, n'est-ce pas là franchir une étape importante vers la libération ?, écrit en substance Arguin. Pour devenir un homme nouveau, Antoine Plamondon, le héros du *Cabochon* d'André Major, doit s'éloigner de la ville et entreprendre un voyage de purification vers le Nord, mythique. À son retour, il est tout à fait transformé ; il a appris à se connaître mieux et à connaître les autres. Il peut ainsi rencontrer son père et entreprendre sa mission d'écrivain, car, avec les écrivains de la génération de Parti pris et avec les poètes du pays, on passe de l'individuel au collectif. Ils nomment le pays pour mieux le posséder, pour mieux l'habiter. C'est la marche des « nègres aux belles certitudes blanches ».

La poésie du pays

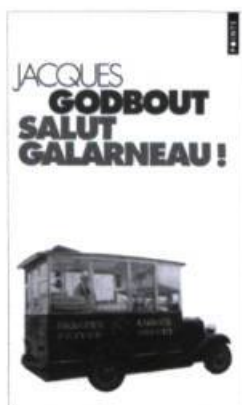
La lutte s'organise à tous les niveaux : politique, économique, social, culturel. Fini le temps de « l'agneau si doux », de « l'enfance à l'eau bénite » (Denise Bombardier) ; ne restent plus que les « souvenirs d'un enfant de chœur » (Jean-Pierre Boucher). Pleins feux sur les descendants d'une race de bûcherons et de crucifiés, une race humiliée dans son poème même, selon l'expression de Miron, agressée, tourmentée, agonique. Car cette lutte où ce constat, on le remarque aussi en poésie avec les poètes du pays, comme l'histoire littéraire les a appelés, réunis autour du grand Gaston Miron et de la maison d'édition qu'il a fondée, l'Hexagone. Ici l'individuel cède le pas au collectif aussi, comme dans les romans de contestation et de révolte. Les poètes nomment le pays pour mieux le posséder, pour mieux l'habiter. C'est la marche des « nègres aux belles certitudes blanches » « les bâtards sans nom » les déracinés d'aucune terre » les boutonneux sans âge » les clochards nantis » les demi-révoltés confortables », dans ce « [p]ays de pâleur suspecte pays de rage rentrée pays bourré d'ouate et de silence pays de faces tordues et tendues sur des mains osseuses comme une peau d'éventail délicate et morte⁵ ».

On assiste alors à la réconciliation de la tradition et de la modernité après l'ère de la contestation, de la revendication, de la révolution marquée par la parution de quelques œuvres majeures, dont *Prochain épisode* (1965) d'Hubert Aquin, l'une

des plus grandes, sinon la plus grande œuvre de la littérature québécoise, qui dénonce le sort réservé aux Canadiens français, représentés, dans les œuvres, sous les traits d'un être aliéné, colonisé, soumis au capital entre les mains des étrangers usurpateurs. Certains héros optent carrément pour les actes révolutionnaires, pour le terrorisme. Des bombes sautent, ici et là (*Mon cheval pour un royaume*, 1967, de Jacques Poulin ; *Les écœurants*, 1966, de Jacques Hébert ; *Hier les enfants dansaient*, 1968, une pièce de théâtre de Gratien Gélinas), détruisant des monuments, symboles de l'échec et de la Conquête et confirmant ainsi l'aliénation des héros. D'autres, jeunes aussi pour la plupart, prennent conscience de leur situation et espèrent s'en sortir, car ils ont appris au cours de leur difficile apprentissage, qui les a fait passer du monde de l'adolescence à l'âge adulte, à mieux se connaître et à mieux connaître les autres. C'est ainsi qu'Antoine, le héros « cabochon » de Major, pourra enfin devenir écrivain, car il a appris à se rapprocher des autres : « Antoine a l'impression qu'il pourra écrire quand il aura percé le mystère des gens qui l'entourent. Pour créer des personnages, les faire vivre, faut avoir vécu avec des êtres réels, avoir éprouvé des difficultés. Le plus dur dans tout ça, c'est de ne pas s'arrêter aux apparences⁶ ». Il faudrait encore insister longuement sur quelques autres œuvres majeures : *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965) de Marie-Claire Blais, *L'avalée des avalés* (1966) de Réjean Ducharme, *Salut, Galarneau !* (1967) de Jacques Godbout et *La guerre, yes Sir !* (1968) de Roch Carrier, qui ont éclairé, guidé le peuple, à la recherche de son identité.

La crise d'Octobre

Après la crise d'Octobre, le roman se fait plus intime. Plusieurs héros, tels Jos Carbone dans le roman du même nom (1966) de Jacques Benoît, Albert dans *Le vent du diable* (1968) d'André Major, Mathieu Bouchard dans *Un dieu chasseur* (1976) de Jean-Yves Soucy, voire Nazaire dans *L'emmitoufflé* (1977) de Louis Caron, se réfugient en forêt, alors que d'autres arpentent le territoire nord-américain à la recherche des vastes espaces, attirés, comme leur ancêtre Jack Kérouac, par le mythe américain, que Jean Morency a savamment étudié dans sa thèse de doctorat publiée en 1994, sous le titre *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*⁷. Pensons à Victor-Lévy Beaulieu, qui a d'ailleurs consacré un « essai-poulet » à l'auteur de *On the road*, en 1972 ; à Jacques Poulin et à son *Volkswagen blues* (1984), le grand roman des Amériques, comme je me plais à l'appeler ; à Jacques Godbout et à *Une histoire américaine* (1986) ainsi qu'à Monique LaRue et à ses *Copies conformes* (1989), pour ne nommer que



quelques titres. Les anciennes structures sont éclatées et les héros sont constamment à la recherche de liberté et d'identité dans le roman depuis la fin des années 1970,

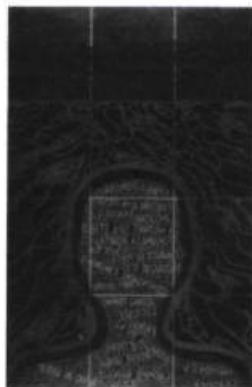
C'est donc dire que le roman collectif des années 1960 est déjà du passé et les romanciers mettent au monde des héros qui se contentent d'une démarche profondément individuelle. Comme l'écrit Chantale Gingras, dans un article auquel le lecteur doit se référer, « c'est [le] destin [de l'individu] qui importe et non plus tellement celui de la société, de la patrie dans laquelle il s'inscrit plus ou moins passivement⁸ ». Depuis le début des années 1980, le roman rend compte non sans qualité littéraire des transformations majeures qui marquent la société québécoise, surtout après l'échec du premier référendum sur la souveraineté, en 1980. Il faudrait parler longuement des femmes et de leur apport non seulement dans le roman mais aussi dans les autres genres. Pensons à *L'Eugélonne*, un pastiche de la Bible au féminin de Louky Bersianik, au *Double suspect* (1980) de Madeleine Monette, à *Maryse* et à *Myriam première* (1989) de Francine Noël, aux *Fous de Bassan* (1982) et au *Premier jardin* (1988) d'Anne Hébert, aux *Dimanches sont mortels* (1982) de Francine D'Amour, aux romans de Suzanne Jacob, de Nicole Houde et de Lise Tremblay, par exemple. On pourrait même y classer les « Chroniques du Plateau Mont-Royal » de Michel Tremblay, qui laisse la place aux femmes qui ont marqué son enfance, dont sa mère, la Grosse Femme, héroïne du premier volet de la série.

Arrivés à la fin des années 1980, les jeunes romanciers de la désespérance⁹, ont profondément marqué l'imaginaire québécois. Sylvain Trudel donne le ton en publiant un roman au narrateur-je-enfant, *Le souffle de l'Harmattan* (1986), qui jette un regard lucide mais amer sur la société dans laquelle il est obligé de vivre, lui l'enfant adopté, « le petit bâtard d'enfant de chienne », dans un monde « d'adultère et [de] son hypocrisie. L'adultère, c'est l'ère adulte¹⁰ ». Louis Hamelin, avec entre autres romans *La rage* (1987), Christian Mistral, avec *Vamp* (1988) et *Vautour* (1990), Lise Tremblay et *L'hiver de pluie* (1990), voilà autant d'auteurs qui écrivent de cette catégorie de romans qui mettent en

scène des héros qui se cherchent et qui en veulent à la génération précédente, celle des baby boomers, que François Ricard qualifie de « génération lyrique », dans un essai percutant. Ces jeunes héros se cherchent dans la ville où ils ont élu domicile. On n'a jamais marché autant dans ces romans depuis l'arrivée du Survenant au Chenal-du-Moine. Plus tard, Gaétan Soucy dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (1998) et Bruno Hébert dans *C'est pas moi, je le jure !* (1999) et *Alice court avec René* (2001) renouent avec le narrateur enfant, mais un enfant qui écrit plusieurs années après que les événements se soient déroulés, comme s'il voulait se libérer du monde dérangeant des adultes.

L'HOMME RAPAILLÉ

Gaston Miron



● L'HEXAGONE

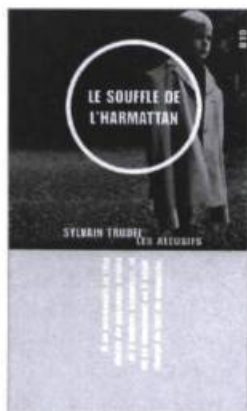
Il aurait fallu parler longuement de l'impact de Gaston Miron sur la prise de conscience des Québécois, même avant le phénomène de *L'homme rapaillé*, publié en 1970, de la poésie formaliste et d'avant-garde, qui a marqué la scène littéraire québécoise, sans écarter toutefois la question nationale des grands débats politiques des années 1970 et 1980. *La Barre du jour*, *Les Herbes rouges*, *La Nouvelle Barre du jour* véhiculent cette recherche sur l'écriture et le rapport de la poésie avec le langage, ce qui provoque une onde de choc. Car, comme l'affirme Alexandre Drolet, « [a]utoréflexif, le poème devient une sorte de discours sur le discours, lui qui s'écarte considérablement de la lisibilité, et, pour tout dire, d'une bonne part du public lecteur¹¹ ».

Les grandes sagas

Il aurait fallu insister sur les grandes sagas historiques, qui ont marqué l'histoire littéraire depuis Louis Caron et ses *Fils de la liberté*, Arlette Cousture et ses *Filles de Caleb* (1985-1986) et, jusqu'à plus près de nous, la trilogie *Marie Laflamme* de Chrystine Brouillet, dont l'intrigue se déroule sous le Régime français. Aussi, Mylène Gilbert-Dumas, nous a donné, entre 2002 et 2005, *Les dames de Beauchêne*, une autre trilogie romanesque qui s'échelonne depuis la mort du capitaine de Beauchêne à la bataille de Chouagen, en 1756, en passant par la Conquête anglaise, à la suite de cette désastreuse Guerre de Sept Ans, fatale pour la colonie, jusqu'au siège de Québec par les Américains, en 1775. Enfin, Pierre Caron est l'auteur de la plus belle et la plus riche synthèse de la période du Régime français avec *La naissance d'une nation*, trois volumineux tomes publiés entre 2004 et 2006 sous les titres *Thérèse*, *Marie* et *Émilienne*¹².

La remontée de la nouvelle

Il faut dire quelques mots de la nouvelle, un phénomène d'édition important dans le Québec moderne. Si le genre a été populaire jusqu'à l'avènement de la Deuxième Guerre, comme en témoigne la riche production disséminée çà et là dans les périodiques, la nouvelle connaît un nouveau souffle à partir des années quatre-vingt, avec la parution de revues spécialisées telles *XYZ*. *La revue de la nouvelle* et *Mæbius*, ainsi qu'avec la création de maisons dont la vocation initiale est la diffusion de ce qu'on appelé « un petit genre¹³ » (Gilles Pellerin). Telle est la première mission des éditions L'instant même, qui redonnent alors à la nouvelle ses lettres de noblesse. Voilà qui permet ainsi au fantastique et à la science-fiction de se développer, grâce entre autres à la fondation de revues spécialisées dans ces deux genres, *Requiem* (1974), devenu *Solaris* (1979), *Imagine* (1979) et *Pour ta belle gueule d'ahuri* (1979), grâce à la parution de *L'Année de la science-fiction et fantastique* sous la direction de Claude Janelle, et grâce surtout à ses auteurs, dont Esther Rochon et à sa trilogie de Vrénalik amorcée avec *En hommage aux araignées* (1974), poursuivie avec *L'épuisement du soleil* (1985) et terminée avec *L'espace*



du diamant (1990). Élisabeth Vonarburg et ses *Chroniques du pays des mères* (1992), Jacques Brossard et sa série *L'oiseau de feu* (1989), Jean-Pierre April, Daniel Sernine, figurent parmi les plus connus. La maison Alire se consacre à la publication d'œuvres fantastiques, de science-fiction, de *fantasy* et policières. Ce dernier genre s'avère fort populaire avec des auteurs aussi talentueux que Jacques Côté et ses deux inséparables détectives Daniel Duval et Louis Harel, qui font les délices des amateurs dans *Nébulosité croissante en fin de journée* (2000), *Le rouge idéal* (2002), *La rive noire* (2005) et, plus récemment, *Le chemin des brumes* (2008); Chrystine Brouillet et ses nombreuses aventures de Maud Graham, depuis (1995); Patrick Senécal et ses thrillers, dont *Les sept jours du talion* (2002) et *Le vide* (2007); Jean-Jacques Pelletier et ses *Gestionnaires de l'Apocalypse*; Laurent Laplante et quelques autres tout aussi intéressants, qui peuvent rivaliser avec les grands auteurs de polar de la Francophonie.

Le renouveau du conte

S'il a été longtemps pratiqué par des maîtres du genre, tels Louis Fréchette et ses *Contes de Jos Violon*, et les autres conteurs qui se sont souvent inspirés de la tradition orale et des légendes en particulier, tels celles du « Diable à la danse » ou de « La chasse-galerie », le conte était tombé en désuétude pour ressusciter avec un auteur aussi prolifique que le grand Yves Thériault, auteur de plusieurs recueils, dont *Contes pour un homme seul*

(1944). Nouvelle éclipse, à la faveur de la Révolution tranquille, puis renaissance avec des conteurs aussi talentueux que les Jocelyn Bérubé et Michel Faubert, qui ont pavé la voie à ces centaines de conteurs qui, depuis le début des années quatre-vingt sillonnent le Québec, d'un Festival à l'autre, d'une Nuit du conte à une autre, pour faire connaître leur riche répertoire. Parmi ceux-ci, il faut nommer Fred Pellerin, qui a mis sur la carte non seulement du Québec mais aussi de toute la Francophonie Saint-Élie-de-Caxton, son village natal, perdu dans la vaste région de la Mauricie. Pellerin met en scène des personnages hauts en couleur, dans une trilogie sous-titrée *Contes de village*, recueils respectivement intitulés *Dans mon village, il y a belle Lurette* (2001), *Il faut prendre le taureau par les contes* (2003) et *Comme une odeur de muscles* (2005). Les amateurs y rencontrent Lucienne, dite la belle Lurette, la fille du forgeron Bustave, dit Ti-Bust Riopel, celui qui, à Saint-Élie, aimait battre le fer quand il était chaud et qui « était toujours chaud¹⁴ », Brodain Tousseur ou Toussaint Brodeur, Babine, le héros du deuxième recueil, le fou du village, bossu et d'une laideur si effrayante que les gens, selon le conteur-menteur, s'en approchaient pour le voir et se décevoir, si laid, qu'à peine âgé de sept ans, « sa mère ne le laissait pas sortir le dimanche à cause des vidanges¹⁵ » (p. 24). Pellerin, comme tout conteur qui se respecte, est capable d'humour : « T'avais pas de fou [...] on t'accordait une subvention salariale pour t'en engager un » (p. 17). D'autres conteurs ne manquent pas de talent. Il faut lire « Ma chasse-galerie » moderne de Marc Laberge, tiré du recueil éponyme (2000), *Les contes de la poule à Madame Moreau* (2002) de Christine L'Heureux, qui sait mêler le conte de tradition orale au conte moderne, qu'elle entrecoupe de souvenirs d'enfance, et bon nombre de recueils publiés avec CD dans la collection « Paroles » chez Planète rebelle, une maison qui s'est spécialisée dans la diffusion du conte et qui a contribué à redorer le blason du genre, tout en enrichissant le patrimoine littéraire. Et on ne peut passer sous silence la riche collection de contes de diverses régions du Québec qu'a créée Victor-Lévy Beaulieu aux Éditions Trois-Pistoles. Deux volumes ont été consacrés à la Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine, deux autres à la région du Bas-du-Fleuve, et un aux régions du Saguenay-Lac-Saint-Jean, de Québec, de la Montérégie, de l'Outaouais.

Conclusion

Au terme de cette longue « démanche », de cette longue « voyage » dans l'imaginaire des romanciers québécois, selon l'expression du prolifique Victor-Lévy Beaulieu, on peut conclure que le roman québécois traduit les préoccupations



Coups de cœur

- ♥ Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*. Édition intégrale et annotée par Aurélien Boivin, Montréal, Guérin littérature, 1998.
- ♥ Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, 1993 (« Boréal compact, n° 50 »).
- ♥ Hubert Aquin, *Prochain épisode*. Édition critique établie par Jacques Allard, avec la coll. de Claude Sabourin et Guy Alain, Montréal, BQ, 1992.
- ♥ Jacques Poulin, *Volkswagen blues*, Montréal, Québec Amérique, 1984.
- ♥ Anne Hébert, *Le premier jardin*, Paris, Seuil, 1988.

de la société québécoise moderne, ouverte au monde. L'appréhension de la mort, l'angoisse de l'homme nouveau devant la fuite inexorable du temps, la lutte incessante pour la justice et la liberté, voilà les thèmes récurrents de la littérature, du roman en particulier. Les personnages, aux prises avec les difficiles problèmes de l'existence, ont choisi, pour échapper à l'ennui, au découragement, au désespoir, de vivre intensément, d'occuper un espace afin de faire reculer, en quelque sorte, les frontières toujours trop proches de la mort. Le roman québécois est passé de l'idyllique roman à thèse du XIX^e siècle au tragique et difficile roman du désespoir. En l'espace d'une ou deux décennies, le roman et, partant, la littérature québécoise, sont parvenus à franchir les frontières du réel, à briser cet enfermement qui caractérisait jusque-là notre imaginaire. □

* Professeur, Département des littératures, Université Laval, directeur de la revue Québec français et du Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec

Notes

- 1 Henri-R. Casgrain, « Le mouvement littéraire de Québec », *Le Foyer canadien*, 1866, p. 1-31.
- 2 Maria Chapdelaine. Édition intégrale et annotée par Aurélien Boivin, Montréal, Guérin littérature, 1998, p. 215.
- 3 *Le roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signes de libération*, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 112.
- 4 *Il n'y a pas de pays sans grand-père*, Montréal, Stanké, 1977, quatrième de couverture.
- 5 Jacques Brault, « Suite fraternelle », dans Laurent Mailhot et Pierre Nepveu (comp.), *La poésie québécoise. Anthologie*, Montréal, l'Hexagone, 1986, p. 369-370.
- 6 *Le cabochon*, Montréal, Parti pris, 1964, p. 144.
- 7 Québec, Nuit blanche éditeur, 1994, 259 p.
- 8 Chantale Gingras, « Le roman québécois postmoderne », dans Aurélien Boivin, Chantale Gingras et Steve Laflamme (dir.), *Vues du Québec. Un guide culturel*, Québec, Les Publications Québec français, 2008, p. 89.
- 9 Aurélien Boivin, avec la coll. de Cécile Dubé, « Les romanciers de la désespérance », *Québec français*, n° 89 (printemps 1993), p. 97-99.
- 10 *Le souffle de l'Harmattan*, Montréal, Quinze, 1988, p. 89, 101.
- 11 Alexandre Drolet, « L'invention d'un paysage. Mouvements de la poésie moderne », dans Aurélien Boivin, Chantale Gingras et Steve Laflamme (dir.), *Vues du Québec. Un guide culturel*, Québec, Les Publications Québec français, 2008, p. 127.
- 12 On pourra consulter notre article, « La présence de la Nouvelle-France dans le roman québécois contemporain », dans Bernard Émont (dir.), *Actes des Journées d'étude sur les Écrits de la Nouvelle-France*, Maison de la recherche de la Sorbonne, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 29 mai-2 juin 2006, p. 165-177.
- 13 Gilles Pellerin, *Nous aurions un petit genre : publier des nouvelles*, Québec, L'instant même 1997, 217 p.
- 14 *Dans mon village, il y a belle Lurette...*, Montréal, Planète rebelle, 2001, p. 66.
- 15 *Il faut prendre le taureau par les contes*, Montréal, Planète rebelle, 2003, p. 24.

Pour en savoir plus

Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, 7 tomes, Montréal, Fides, 1978-2003.

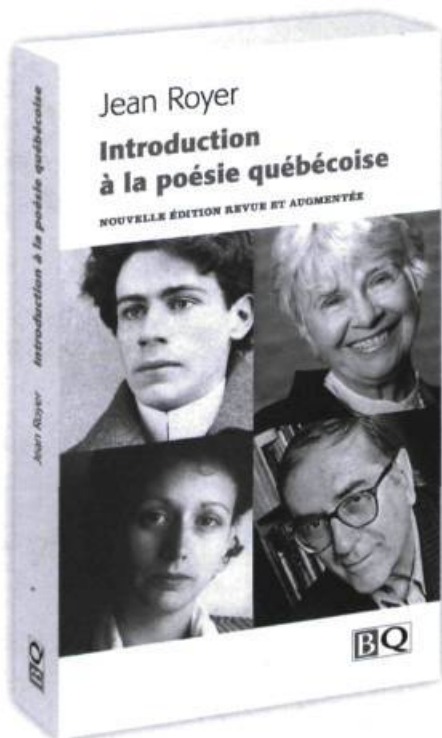
BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



20 ans

...et toutes ses lettres!

Catalogue complet : www.livres-bq.com



Cette nouvelle édition est augmentée d'un important chapitre sur la poésie des années 1990 et 2000. L'auteur y présente les poètes-phares de l'époque et analyse vingt-cinq titres parmi les plus remarquables de l'abondante production actuelle.

« Presque à la manière d'un romancier, Jean Royer raconte une histoire, celle d'une poésie, par ses poètes et par ses textes. »

Réginald Martel, *La Presse*

Jean Royer • Introduction à la poésie québécoise

Nouvelle édition revue et augmentée

288 PAGES ♦ 11,95 \$